

Notre tradition protestante dans le miroir d'Alfred Berchtold

Autor(en): **Lescaze, Édouard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 4

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTRE TRADITION PROTESTANTE DANS LE MIROIR D'ALFRED BERCHTOLD

Le miroir de l'art et de la pensée romandes depuis un siècle vient de nous être offert par Alfred Berchtold, dont l'œuvre admirable *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*¹ reflète et illumine tous les aspects de la vie de l'esprit dans nos cantons de langue française, de Vinet à Ramuz, du Père Girard à Edmond Fleg, de Hodler à Adolphe Appia, d'Amiel à Blaise Cendrars ! Au sens critique indispensable à l'historien, Berchtold allie un don précieux de sympathie. S'il s'intéresse aux idées, il se passionne pour les hommes, participe à leurs combats par l'âme aussi bien que par l'intelligence, et, dans un style imagé direct, sait rendre ses héros sensibles à notre cœur.

Ce grand livre, où revit le génie de la Suisse romande, mérite d'être lu en entier. Le présent compte-rendu ne traite que de la première partie, consacrée à la tradition protestante. Encore devons-nous faire un choix parmi les nombreux et très divers représentants de l'esprit de la Réforme. Ces hommes sont les tenants d'une littérature « engagée », au sens le plus noble du mot. Les théologiens et les philosophes protestants au XIX^e siècle, et au début du XX^e siècle, mènent une lutte ardente dont l'enjeu est la liberté pour l'Individu de répondre à l'appel de Dieu. La décision fondamentale est en dernier ressort affaire individuelle, affirme le Suisse Vinet à la même époque que le Danois Kierkegaard. Tant qu'il y aura des protestants, ils ne pourront pas oublier cet appel à la liberté. Berchtold nous en fait ressouvenir opportunément.

Dans l'un de ses premiers chapitres, il nous donne un émouvant portrait d'ALEXANDRE VINET (1797-1847), qui fut plus qu'un théologien, qui fut un témoin de la Vérité. Cet homme humble, tourmenté, craignant de manquer de courage, défend avec énergie la liberté de conscience et de culte menacée par l'Etat. Lui qui se compare à un

¹ Lausanne, Editions Payot, 1963, 990 p., 97 illustrations hors-texte.

arbre pauvre en fruits écrit d'innombrables pages originales et marque de son esprit tout le XIX^e siècle romand. Amiel disait : « Vinet, c'est l'homme et l'écrivain conscience. » Mais la conscience humaine, pour Vinet, n'est pas un écho de l'opinion publique, de la coutume ou de la loi, ni de l'ordre imposé à l'enfant par ses parents. Elle ne s'identifie pas avec ce que les psychanalystes appellent le surmoi. Elle est notre âme profonde, authentique, libérée de la contrainte et de l'imitation, à l'écoute de Dieu. « Tout esprit droit est un esprit indépendant ; la candeur produit l'originalité de la pensée... Le plus pauvre est assez riche pour prêter à l'Éternel. » Paroles de Vinet que Berchtold commente ainsi : « Nous avons toujours à un moment donné quelque chose que les autres n'ont pas. Dans chacune des âmes qui la reçoivent, la vérité redevient nouvelle. » (p. 35). Certes, cette vérité, que chacun est appelé à retrouver à la source originelle de l'être, n'est pas inventée par le croyant. Il la trouve dans l'Évangile transmis par l'Église à travers les siècles. Le pôle subjectif, individuel, de la vérité est donc équilibré par un pôle objectif, traditionnel. Vinet déclare : « Chacun des mystères que vous tenteriez d'arracher du système de la religion emporterait avec lui quelque une des vérités qui intéressent directement votre régénération et votre salut. » Mais Vinet récuse l'esprit d'orthodoxie, le dogmatisme, les prétentions à l'infailibilité, la religion d'autorité. La vraie religion n'est pas une doctrine définissant Dieu à la 3^e personne, mais bien plutôt un dialogue avec Dieu, une prière à Dieu, une réponse ou un appel du Sauveur. « Dieu sensible au cœur », écrivait Pascal. Dieu de Jésus-Christ, dit Vinet avec Pascal. La foi est un regard sur Jésus-Christ crucifié, une invocation : « Je ne comprends rien. Je comprends seulement que je suis la grande misère, et que Tu dois être la grande miséricorde. » La foi est aussi une résurrection. La foi est amour.

Vinet, homme de foi, fut aussi un homme d'enseignement. Il ne croit pas à la pédagogie scientifique. « Les méthodes, dit-il, surgissent quand les hommes commencent à manquer. » Il veut une éducation qui fortifie la volonté de l'enfant sans briser son originalité. Que l'école se garde de substituer « à notre âme native, être vivant et personnel, je ne sais quelle pensée du siècle, impersonnelle, abstraite, et irresponsable ». Il souhaite que les leçons éveillent l'activité créatrice de l'intelligence enfantine et la disposent à s'exercer hors de la classe, dans la pratique de la vie quotidienne. Le contact avec les réalités de ce monde, où tout est concret, constitue pour l'enfant la meilleure école d'énergie et le meilleur remède contre les illusions de l'imagination.

Au gymnase, Vinet recommande « cette initiation à la vie, cette présentation de l'homme à lui-même par la littérature ». Il met en garde

contre un enseignement trop intellectualiste. « Souvent ce qu'il y a de plus beau dans un auteur, c'est ce qu'il n'a pas bien compris lui-même... A l'âme seule appartiennent les pensées qui réussissent ; à l'esprit seul celles qui divisent. Le fond de toute création est un mystère. »

Vinet, homme d'Eglise, éducateur, fut en outre un fin critique littéraire qu'admiraient des écrivains aussi différents que Lamartine et Sainte-Beuve. Alfred Berchtold montre la hardiesse prophétique de certaines vues du grand Vaudois qui, avant Baudelaire, définissait la poésie comme « le verbe de la nature déchue »... « Il n'y avait pas de poésie dans Eden. Poésie, c'est création ; être poète, c'est refaire l'univers : et qu'est-ce que l'homme d'Eden avait à créer, et pourquoi eût-il refait l'Univers ? »

Berchtold rappelle enfin combien la pensée politique de Vinet pressent les dangers de l'avenir. S'il s'est montré injuste envers le socialisme, le théologien de Lausanne avait prévu les totalitarismes communistes et fascistes, et signalé d'avance le meilleur remède pour guérir le mal social : « Le seul moyen de prévenir les révolutions, c'est de les faire. »

Le chapitre se termine par une brève évocation de l'influence de Vinet dans notre pays jusqu'à la première guerre mondiale. Alfred Berchtold peut écrire à bon droit : « Qui donc, dans ce pays, et dans des conditions aussi contraires à l'épanouissement du génie créateur, a porté sur le monde des âmes et des formes, sur les destinées de l'humanité et du plus humble de ses proches un regard aussi profond, chargé d'une charité aussi lucide, d'une intelligence aussi pénétrante ? »

Après avoir peint la grande âme de Vinet, l'auteur, dans le chapitre suivant, nous présente ERNEST NAVILLE (1816-1909), que les Genevois de son temps considéraient comme le Philosophe. Il fit d'abord des études de théologie, fut déchiré par le doute, puis parvint à une foi sereine. Comme Maine de Biran, dont il a édité les œuvres, il met l'accent sur le rôle de la volonté dans la genèse de la foi. Si la passion se trouve souvent à l'origine du doute, c'est la volonté qui nous ouvre le chemin vers la certitude du salut. Cependant, Naville n'est pas fidéiste. Il insiste au contraire sur l'accord profond de la foi et de la raison, sur l'alliance de la philosophie et de la théologie. Admirateur de saint Thomas d'Aquin et de Descartes, spécialiste de la philosophie des sciences, soucieux de réconcilier le catholicisme et le protestantisme, esprit politique clairvoyant, orateur, homme du monde, « confesseur de princesses », guide spirituel, Naville fait un peu songer à Leibniz. Ses séries de conférences, d'une composition toute classique, sur « Le Père céleste », « La Vie éternelle », « Le

problème du mal » attirèrent des milliers d'auditeurs. Son livre sur *Le Témoignage du Christ et l'Unité du monde chrétien* fait de lui le précurseur de l'œcuménisme : « Chacun doit se demander s'il travaille à préparer l'Église universelle. » Mais, aux yeux de Naville, le premier Concile du Vatican (1870), qui proclame le dogme de l'infaillibilité du pape, rend plus difficile le rapprochement du catholicisme avec les autres Églises chrétiennes.

L'œuvre philosophique de Naville est importante. Citons seulement *La logique de l'hypothèse*, *Les philosophies négatives*, et surtout son dernier livre, qui constitue en somme son testament philosophique, *Les philosophies affirmatives*. On connaît le mot de Naville contre le matérialisme : « Si la matière existait seule, le matérialisme n'existerait pas. »

Mais plus qu'à sa philosophie, Naville, l'un des premiers champions de la représentation proportionnelle, tenait au système électoral qui permet aux minorités de se faire entendre. D'aucuns pourraient en sourire, si certains conflits actuels, comme celui de Chypre, ne redonnaient une tragique actualité à la pensée politique du philosophe de Genève !

Quel contraste entre Ernest Naville et son ami CHARLES Secrétan (1815-1895). Le patricien genevois pondéré, aux idées claires et distinctes, parfois trop définies, à la vie généreuse mais frugale, semble aux antipodes du Vaudois audacieux, enthousiaste, visionnaire, se contredisant quelquefois, compagnon rieur aimant le vin et la bonne chère.

Dans sa *Philosophie de la liberté*, Secrétan a tenté une synthèse de la théologie chrétienne et de l'idéalisme allemand. Il critiquera plus tard son entreprise en ces termes : « De cette métaphysique de l'absolue liberté nous ne conservons rien, sinon ces deux points attachés au monde de l'expérience et de la vie morale : l'ordre moral est l'expression d'une volonté positive ; le principe de l'être est tel que nous pouvons soutenir un rapport moral avec lui... Peut-être, à vrai dire, est-ce tout conserver » (p. 64). Secrétan pense désormais que la philosophie ne peut pas se déduire d'un principe absolu, mais qu'elle doit suivre un cheminement inductif, à partir de l'observation du monde extérieur et de l'expérience du monde intérieur. Comme Pascal et Vinet, Secrétan a éprouvé la présence réelle de l'amour divin. « Dieu m'aime. Je sais qu'il est parce que je sais que j'en suis aimé, je ne subsiste que par cet amour (...) J'ai compris que je n'avais réponse à rien, mais je n'ai jamais douté. L'évidence du contact prévaut sur tous les raisonnements, sur tous les spectacles, sur toutes les fautes. » L'homme doit faire rayonner cet amour dans sa vie individuelle et sociale. Secrétan se passionnera pour la réforme de la

société. Il luttera pour l'émancipation de la femme, proposera que la production économique soit dirigée par des statistiques des besoins, demandera « la réglementation internationale de la journée de travail, l'indemnisation des parents pendant le temps d'instruction professionnelle des enfants, la participation de l'ouvrier aux bénéfices, qui doit conduire la classe ouvrière à la copropriété des usines et des instruments de production, la nationalisation du sol et l'établissement de coopératives agricoles ». Mais il s'oppose au collectivisme et au communisme, qui instaurent une nouvelle oppression. « Communisme, collectivisme, dit-il, sont tout simplement les galères, avec la satisfaction pour la chiourme de choisir ses argousins » (p. 70). Il souhaite un régime fondé sur la coopération qui n'exclue pas celles des libertés individuelles qui sont légitimes. « Il n'y a d'alternative qu'entre la société coopérative des travailleurs et les misères de la servitude » (p. 70). Comment accomplir cette réforme de la société ? Secrétan réclame une évolution des classes dirigeantes et moyennes, une conversion progressive de l'esprit public. Mais il souhaite aussi que les travailleurs contribuent à leur émancipation. Il écrit même : « La liberté ne s'octroie pas, il la faut conquérir. » Il pense que l'Internationale des travailleurs soutient une cause juste. La paix entre les nations est liée à l'avènement de la justice sociale dans tous les pays. La suppression des armées nationales permanentes et l'établissement d'un Etat fédératif universel dépendent de la victoire sur la faim et sur la violence. « Le problème social renferme en lui tous les problèmes » (p. 71).

Un peu plus jeune que Secrétan, le Neuchâtelois FÉLIX BOVET (1824-1903) fut un théologien dépourvu d'esprit de système. Ce penseur inattendu fait songer à Job par son sens du tragique de l'existence, rappelle Montaigne par son agnosticisme métaphysique, sa fine érudition et son humanité, ressemble aux petits enfants de l'Évangile par la simplicité de sa foi, agit comme le bon Samaritain au service des malades et de l'enfance abandonnée. Pour Félix Bovet, vivre c'était aimer. Il a laissé peu d'écrits, mais de qualité. Que d'aperçus originaux et profonds dans son *Voyage en Terre sainte*, dans ses *Lettres* et dans ses *Pensées* !

GASTON FROMMEL (1862-1906), s'il n'était pas mort prématurément, aurait laissé une œuvre plus étendue que celle de Félix Bovet. Dans ses études littéraires ou théologiques, Frommel est tout entier affirmation, alors que Bovet interrogeait ou doutait. Cependant Frommel n'est pas arrivé d'un coup aux certitudes de la foi. Comme Vinet, son maître spirituel, auquel il ressemble, le professeur à la Faculté de théologie de Genève avait soutenu un dur combat spirituel

avant de trouver Dieu. « C'est une lutte corps à corps que je ne connais qu'à moi, à Amiel et à quelques auteurs russes. » Mais il rencontra son Libérateur : « Christ me barra la route. Il arrêta ma course, et, ayant fait silence dans mon cœur, il eut avec moi un entretien solennel où il me parla comme lui seul sait parler » (p. 98). Ce dialogue dans les profondeurs de l'Être conduisit Frommel à la conversion. Il saura désormais que la foi implique un rapport personnel entre Dieu et l'individu : « Le fond des choses, pour la religion, ce n'est ni l'absolu, ni l'infini, ni la loi, ni la substance, ni la force comme tels, mais la personne » (p. 103). La rencontre consciente avec le Dieu de l'Évangile est préparée en nous par un sentiment d'obligation antérieur à toute idée réfléchie, et qui émane de l'inconscient. Aussi « le devoir se présente-t-il comme une sincérité, comme un consentement intérieur de soi-même à soi-même ». Au centre silencieux de notre être, Dieu est déjà présent, estime Frommel à la suite de César Malan fils (le théologien inconnu), et dans l'esprit de saint Augustin. L'homme doit devenir conscient de ce qu'il est déjà inconsciemment : l'homme-lige de Dieu. La théologie sera donc une science inductive et expérimentale. Elle se fondera sur l'expérience intérieure. Mais Frommel, à la suite de Vinet, estime que cette expérience interne ne saurait être dissociée de la réponse qui lui vient de l'Évangile. Si je pressens Dieu en moi, sous la forme de l'obligation de conscience (« je dois, donc je suis »), c'est en Jésus-Christ que je reconnais l'amour divin. L'Église a pour mission de faire rayonner cet amour parmi les hommes. Le théologien de Genève, à l'exemple de Secrétan, souhaitait ardemment la justice sociale. Et, annonçant déjà la pensée d'un Teilhard de Chardin, Frommel considérera, nous dit A. Berchtold, « la personnalité comme l'aboutissement de l'effort cosmique, et nous fera voir l'homme, poussé par le flux montant de la vie, acculé à l'ultra-sensible, touchant au rivage du spirituel ».

Frommel nous apparaît comme la dernière grande figure de la tradition protestante en Suisse romande. Cette tradition comptera encore après lui des personnalités de foi et d'amour qui cependant, dans l'ordre de la pensée, nous semblent de second plan, encore très remarquables certes, mais avec un génie moins ample que celui d'un Vinet ou d'un Secrétan. Alfred Berchtold ne nous en voudra pas d'établir cette distinction entre le génie et le talent, et de nous distancer ici de son point de vue magnifiquement accueillant. Nous ne résumerons pas les pages intéressantes que l'auteur consacre à Philippe Bridel et à René Guisan, ces conducteurs d'âmes, à Pierre Jeannet, le pasteur artiste et poète, à Auguste Bouvier, Pierre Coullery, Paul Pettavel, promoteurs du christianisme social. Nous laisserons également de côté les beaux chapitres réservés aux pionniers de

l'Ecole active, Edouard Claparède, Adolphe Ferrière, Pierre Bovet, qui ne se rattachent qu'indirectement à la tradition protestante. Pour la même raison, nous ne dirons rien des chapitres captivants où Berchtold nous présente Auguste Forel, médecin, biologiste, libre-penseur et réformateur social ; Ernest Bovet, l'apôtre de la Société des Nations ; Pierre Cérésolle, objecteur de conscience, fondateur du Service civil international, réfractaire qui, dans l'esprit de l'Évangile, donnera toute sa fortune ; Théodore Flournoy, psychologue et chrétien qui, pour résoudre le conflit de la science et de la foi, s'inspire de Kant, et maintient une distinction radicale entre le savoir et la croyance.

Mais précisément, est-ce une position tenable pour un chrétien, se demande l'auteur, que de séparer de cette façon absolue la vie quotidienne, champ d'action de Dieu, et la psychologie, où l'on exclut toute possibilité de transcendance ?

D'autre part, tant que la théologie de l'expérience s'incarnait en des témoins du Christ comme Vinet ou Frommel, les jeunes théologiens avaient en ces guides spirituels une sorte de critère objectif et vivant de la conscience religieuse. Mais après la mort de ces leaders, leur pensée subsista seule, sans le rayonnement de leur présence, et elle parut plus discutable. Où trouver alors le garant « objectif » de l'expérience intérieure ? Cette question troublait déjà René Guisan en 1905. Et lorsqu'éclate en 1917 le coup de tonnerre qu'est la publication du commentaire de Karl Barth à l'épître aux Romains, le théologien libéral René Guisan, tout en restant fidèle à lui-même, reconnaîtra dans ce retour à l'autorité indiscutée de la Parole de Dieu une orientation féconde.

Tout n'est pas résolu pour autant. Un nouveau dogmatisme risque de scléroser l'intuition vivante de Barth. A la distinction kantienne du savoir et de la croyance succède une nouvelle opposition entre la foi et la raison. Dieu est considéré comme le « Tout Autre ». Est-ce conforme au Nouveau Testament ? Alfred Berchtold regrette Vinet, qui comprenait l'Évangile par le cœur. « Les écrits doctrinaux et polémiques d'aujourd'hui, ajoute-t-il, peuvent avoir plus de force ou de rigueur apparentes que les ouvrages de quelques-uns de ces hommes des générations « subjectivistes » — ils n'ont pas toujours le même rayonnement d'âme » (p. 209). Alfred Berchtold garde cependant confiance en l'avenir du protestantisme qui, dans le mouvement vers l'unité des chrétiens, apportera sa part de chaleur et de lumière s'il a le courage d'être vraiment lui-même.

EDOUARD LESCAZE.